Yves Le Manach

LE TAO DU BOUCHER

A propos du peintre Robert Alonzi

ARTICHAUTS DE BRUXELLES, vol. 47
Série L'Espèce humaine
Bruxelles, mars 1999

En principe je devrais ressentir de l'aversion envers Robert Alonzi, je devrais même ressentir une douvrais. Déballer par dizaines, par centaines, des œuvres laborieuses ou d'inspiration douteuse, lassa rapidement ma curiosité. Je ne vis plus dans ces productions que de quelconques objets, voir même des mensonges sur les sentiments humains. En fin de compte il y a peu de ces œuvres, en dépit de leurs signatures parfois prestigieuses, que j'aurais désiré accrocher au-dessus de la cheminée de ma salle à manger.

Je compris que ce qui faisait l'intérêt d'une exposition reposait plus souvent sur le travail du décorateur, son utilisation de l'espace et l'hypocrisie de ses éclairages, que sur l'humanité réelle des artistes. C'est ainsi que je compris ce que Gustav Meyrink avait voulu dire quand il écrivait : *« quand on a passé trop longtemps dans une galerie de peinture on est pris tout à coup d'une envie de vomir. Il doit y avoir quelque chose comme un mal des spectacles que les médecins de connaissent pas encore. »* Depuis cette époque j'ai rarement mis les pieds dans une salle d'exposition.

*

ble aversion puisqu'il est à la fois boucher dans un abattoir et artiste peintre. Mais c'est précisément le fait qu'il soit l'un et l'autre en même temps qui éveille ma curiosité. Peu de travailleurs manifestent le besoin de communiquer leurs sentiments par une forme artistique quelle qu'elle soit.

Je sais, en tant qu'ajusteur, que l'ajustage, comme la plupart des métiers manuels, n'est pas cette confrontation bestiale, transpirante et malodorante entre la bête humaine et la matière. L'ajustage est un travail de précision qui s'effectue sur l'*esprit* de la matière. Le jeu avec le vide est le secret de l'ajustage. C'est donc, d'une certaine manière, un art de la vacuité. C'est, en partie, à cette transe de l'ajusteur, et à l'insu de mes employeurs et délégués syndicaux, que je dois la chance d'avoir pu dépasser le matérialisme.

Ce qui est vrai de l'ajustage est vrai pour tout les métiers, donc aussi pour les bouchers. C'est ainsi que Tchouang-tseu rapporte que le prince Wen houei était émerveillé par l'habileté de son boucher :

« – Hé! lui dit le prince Wen houei, comment ton art peut-il atteindre un tel degré ?

Le boucher déposa son couteau et dit :

– J'aime le Tao et ainsi je progresse dans mon art.

connaissance. Or, ce qui m'est semblable par la forme, je m'en sens proche et je l'aime. Ce qui m'est différent par la forme, je m'en sens étranger et je le crains. Un être qui a un squelette de sept pieds, dont les membres sont des mains et des pieds, qui a sur la tête des cheveux, dans la bouche des rangées de dents serrées, qui marche sur ses pieds, s'appelle un homme. Mais un homme peut très bien avoir un cœur d'animal, et pourtant, même alors, on se sent apparenté à lui parce qu'il a la forme d'un homme. »

J'ignore si les pinceaux de Robert Alonzi durent aussi longtemps que les couteaux du boucher taoïste, ou s'il les trempe dans du citron ou dans du vinaigre, mais il m'a semblé qu'il n'était pas dupe de notre forme et savait deviner les défauts de nos âmes. En l'exprimant jusqu'aux limites du supportable, il nous fait voir la bêtise ou la méchanceté qui peuvent habiter l'homme. Son amour pour l'humanité, s'il n'est pas dénué d'humour, n'en est pas moins l'expression d'une connaissance critique longuement murie par une observation de proximité. Je me sens apparenté à lui.

Ce texte a été publié dans le numéro 59 de *Banc Public* (avril 1997), supplément de *Diagnostic*, le bulletin du GERFA.

à barbouiller sur un mur, mais à habiller le vide d'une pièce. C'est pourquoi les anciens peintres en bâtiment descendaient souvent de leur échelle afin d'apprécier, avec le recul, de quelle manière leur couleur, en fonction de sa transparence, de sa brillance ou de son opacité, captait ou rejetait la lumière et enrichissait ou non le volume de la pièce. Ce n'est qu'accessoirement, étant descendus de leur échelle et entendant le bruit caractéristique de la bouteille qu'on débouche, qu'ils se disaient *« Tiens! on appelle les peintres »*, et allaient boire un verre dans la chopine des menuisiers.

Notons au passage (toujours suivant la philosophie du tao) qu'un verre ne présente d'intérêt que par le fait qu'étant vide, il peut être rempli. Selon la forme du vide du verre, le vin restituera son arôme avec plus ou moins de subtilité. Après vingt-cinq ans de barbarie néo-libérale, les nouveaux peintres ont oublié ces subtilités qui font qu'un métier est aussi une culture et un art.

*

Lie-tseu écrivait : *« La majorité des hommes s'en tient à l'identité de la forme et néglige l'identité de la*

Au début de ma carrière, je ne voyais que le bœuf. Après trois ans d'exercice, je ne voyais plus le bœuf. Maintenant c'est mon esprit qui opère plus que mes yeux. Mes sens n'agissent plus, mais seulement mon esprit. Je connais la conformation naturelle du bœuf et ne m'attaque qu'aux interstices. Si je ne détériore pas les veines, les artères, les muscles et les nerfs, à plus forte raison les grands os ! Un bon boucher use un couteau par an parce qu'il ne découpe que la chair. Un boucher ordinaire use un couteau par mois parce qu'il le brise sur les os. Le même couteau m'a servi depuis dix-neuf ans. Il a dépecé plusieurs milliers de bœufs et son tranchant paraît toujours comme s'il était aiguisé de neuf. »

*

Ayant réduit, grâce au Tao, mon aversion pour Alonzi en ce qui concerne le travail du boucher, je voudrais essayer de faire même en ce qui concerne la pratique de la peinture.

Je sais, pour être le fils et le frère de peintres en bâtiment, et pour avoir eu l'occasion de leur donner un coup de main, que le travail du peintre ne consiste pas

QUAND JE SUIS ARRIVE A BRUXELLES, J'AI travaillé pendant un an dans un atelier de mécanique générale, à Anderlecht. Chaque matin je passais devant les abattoirs.

Parfois, les jours d'abattage, au désagrément des embouteillages qui bloquaient l'autobus, les usagers des transports en commun pouvaient surprendre le spectacle d'une vache qui, se révoltant contre son destin de beefsteak, ruait maladroitement sur les pavés glissants. L'animal devait non seulement assumer sa révolte, mais il devait encore assurer son équilibre sur un terrain auquel il n'était pas habitué. La bête était humiliée jusque dans son refus de mourir. Les révoltés choisissent rarement leur terrain, qu'il s'agisse des vaches ou qu'il s'agisse des hommes.

Ainsi il nous fallait non seulement aller travailler, mais au passage nous devions assister au spectacle du conditionnement de notre alimentation. Je trouvais cela dramatiquement écœurant. Depuis, j'ai pu voir aux actualités télévisées des vaches enchaînées par les cornes, soulevées par une grue et, les cornes se brisant, s'écraser au sol d'une hauteur de plusieurs mètres. J'ai

également pu voir, toujours à la télévision, des garçons d'abattoir s'acharner sur des porcs à coups de bâtons et de bottes.

De tout cela j'ai fini par ressentir un certain malaise vis-à-vis des abattoirs et, surtout, des bouchers. Préjugé d'autant plus ridicule que je ne suis pas végétarien.

*

Pendant quelques années j'ai travaillé, épisodiquement, comme manœuvre dans des galeries de peinture et des salles d'expositions.

Durant les premiers temps de ce travail, en dépit de ma piètre qualification, j'ai ressenti comme un privilège ce rapport concret à la culture. Après tant d'années passées dans des ateliers, il me semblait que ce travail mal payé n'était pas dépourvu de prestige. Ouvrir des caisses pour en sortir des toiles emballées, puis les dépouiller de leur protection pour voir apparaître des œuvres de Spilliaert ou d'Asger Jorn... aiguisait ma curiosité et me procurait une réelle émotion.

Pourtant j'ai fini par me rendre compte qu'il y avait plus de demi chef-d'œuvres que de chef-d'œuvres